

HOMÉLIE 4

«Recommandez aux vieillards d'être sobres, pudiques, prudents, de rester intacts dans la foi, dans la charité, dans la patience, et de même aux femmes âgées, d'avoir une mise décente, de fuir la calomnie, de ne pu s'adonner au vin, d'enseigner la bonne doctrine, pour que les jeunes apprennent la modération, aiment leurs maris et leurs enfants, pratiquent la sagesse et la chasteté, aient soin de leur maison, se montrent bienveillantes et soumises de telle sorte que le nom de Dieu ne soit pas blasphémé.»

1. La vieillesse a des vices que la jeunesse n'a pas; elle en a d'autres qui lui sont communs avec la jeunesse : elle est spécialement sujette à la lâcheté, à l'indolence, à la torpeur, à l'irascibilité. Voilà pourquoi ce précepte : «Que les vieillards soient sobres et vigilants.» A cet âge, la vigilance rencontre bien des empêchements : et d'abord, celui que j'ai déjà signalé, la somnolence, l'affaiblissement des sens, la lenteur de l'esprit; et de là ce qui vient ensuite : «Qu'ils soient pudiques et prudents.» Cette prudence, selon la portée du mot qui l'exprime, est le salut de l'entendement. Il y a parmi les vieillards, il y a, sans nul doute, des frénétiques et des insensés, les uns par l'effet de l'ivresse, les autres par celui du chagrin; la vieillesse elle-même porte à la misanthropie. «Intacts dans la foi, dans la charité, dans la patience.» Ce dernier mot est d'une application frappante; pas de vertu plus nécessaire aux vieillards. «Que les femmes âgées aient une mise décente,» qui respire la modestie et la piété. «Qu'elles évitent la calomnie et ne s'adonnent pas au vin.» Voilà les deux grands vices des femmes et des personnes âgées; le sang se refroidit, et le vin rallume la concupiscence. C'est pour cela que l'Apôtre leur adresse une telle exhortation, prenant tous les moyens pour retrancher l'ivresse, désirant ardemment les mettre à l'abri de cette infirmité, les soustraire au ridicule dont elle les couvre. Les vapeurs de la boisson montent plus facilement à leur cerveau, parce qu'elles sont affaiblies par l'âge, et que l'ivresse vient surtout de l'affaiblissement. Il est vrai que la vieillesse a besoin d'être soutenue par le vin, mais elle doit en user avec réserve. Cet avertissement regarde aussi les personnes jeunes, pour un motif différent, c'est que la boisson excite au plus haut point les feux de la concupiscence.

«Qu'elles enseignent la saine doctrine.» – Mais vous avez interdit aux femmes d'enseigner; pour quelle raison le leur permettez-vous maintenant, comme si vous n'aviez pas dit dans une autre lettre : «Je ne permets pas à la femme d'enseigner ?» (I Tim 2,12) Ecoutez donc ce qu'il ajoute : «Ni de commander à son mari.» L'homme à dès longtemps reçu le droit d'enseigner les hommes et les femmes : quant à celles-ci, Paul leur accorde d'exhorter et d'instruire dans leur propre maison; ce qu'il ne leur accorde pas, c'est d'affecter la préséance et de prononcer de longs discours, complétant ainsi sa défense : «Ni de commander à son mari.» «Qu'elles enseignent la sagesse aux jeunes,» poursuit-il.

2. Remarquez avec quel soin il travaille à l'union du peuple, et soumet les jeunes personnes à celles qui sont âgées. Il ne parle pas ici seulement des mères et des filles; il établit sans distinction les privilèges et l'autorité de l'âge. «Afin qu'elles aiment leurs maris.» Dans une famille, c'est ici le premier de tous les biens : «La femme s'accordant en tout avec l'homme.» (Ec 25,2) Cela étant, rien de fâcheux n'arrivera. Comment, en effet, quand l'harmonie règne entre la tête et le corps, quand aucun tiraillement n'existe, tout ne serait-il pas en paix ? Si les monarques veulent la paix et l'observent, qui donc oserait la troubler ? Mais aussi, quand la dissension est entre les chefs, toute la maison est dans le malaise. Rien de plus précieux que l'union; elle est de beaucoup plus utile que l'argent, la noblesse, le pouvoir et tout le reste. L'Apôtre n'a pas dit simplement : Qu'ils vivent en paix, il a dit : «Qu'elles aiment leurs maris.» C'est l'amour sincère qui donne l'exclusion aux fâcheux accidents, parce qu'il donne naissance à toute sorte de biens.

«Qu'elles aiment leurs enfants.» Conséquence bien naturelle; quand on aime l'arbre, mieux encore aimera-t-on les fruits. «Qu'elles soient prudentes et chastes, pleines de vigilance et de bonté.» Tout vient de l'affection; cette bonté, ce soin de la famille, c'est l'amour conjugal qui les produit. «Qu'elles soient soumises à leurs maris, pour que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée.» La femme qui méprise son mari, néglige par là même sa maison. La modestie naît aussi de l'amour, l'amour supprime tout sujet de discussion. Si l'homme est idolâtre, il sera bientôt gagné; s'il est chrétien, il deviendra meilleur. Voyez-vous, la condescendance de l'Apôtre ? Lui qui n'oublie rien pour nous détourner des choses terrestres, le voilà maintenant se préoccupant du bon ordre d'une maison. C'est que ce bon ordre prépare admirablement les

voies aux biens spirituels, et que le désordre y fait toujours obstacle. Une femme qui soigne bien sa maison, sera modérée, prévoyante, économe; elle ne cherchera pas le plaisir, ni les courses inutiles, ni rien de pareil. «Pour que la parole de Dieu ne soit pas blasphémée.» Il est donc visible que Paul a surtout à cœur le succès de la prédication, et non les choses temporelles. Ecrivant à Timothée, il disait : «Afin que nous menions une vie calme et paisible, en toute décence et piété.» (I Tim 2,2) Il dit ici : «Afin que la parole de Dieu, la doctrine, ne soit pas blasphémée.» S'il arrive qu'une femme chrétienne, ayant un mari qui ne le soit pas, manque de sagesse et de vertu, le blâme remonte d'ordinaire jusqu'à Dieu et devient le blasphème : si cette femme est belle de vertu, les bonnes œuvres qu'elle pratique rejaillissent en gloire, sur la prédication.

Qu'elles entendent, ces femmes qui sont unies à des idolâtres ou bien à des chrétiens dépravés; qu'elles entendent, et qu'elles apprennent à les amener à la vraie piété en leur donnant le bon exemple. Alors même que vous n'atteindriez pas ce but, que vous n'attireriez pas votre mari à partager vos pures croyances, vous obtiendrez du moins qu'il se taise là-dessus, et qu'il ne blasphème pas contre le christianisme. Ce n'est certes pas peu de chose, c'est même beaucoup, c'est immense, que notre conduite fasse admirer notre foi. «Exhortez de même les jeunes gens à pratiquer la modération.» Remarquez ce zèle de l'Apôtre pour l'honneur de la religion. En grande partie il livre aux femmes l'éducation des femmes, en préposant aux jeunes celles qui sont âgées; mais l'éducation des hommes, c'est à Tite même qu'il la confie. Rien, non, rien n'est difficile et laborieux comme de triompher des plaisirs déshonnêtes à cette époque de la vie. Ni l'amour des richesses, ni le désir des distinctions, ni une autre passion quelconque ne travaille cet âge comme l'entraînement des plaisirs sensuels. Laissant donc de côté tout le reste, il concentre son exhortation sur ce point capital, sans toutefois négliger les autres. Qu'ajoute-t-il ? «En toute chose posez-vous comme le modèle des vertus.» Que les femmes âgées instruisent les jeunes; mais vous-même exhortez les jeunes gens à se tenir dans la modération. Que votre vie soit pour tous le guide et le type de la vertu, un miroir placé devant les yeux de tout le monde une image supérieure et comme l'idéal même du bien, extrêmement accessible cependant à quiconque veut en reproduire les traits.

3. «L'intégrité dans la doctrine, la dignité, une parole saine, irrépréhensible, afin que l'adversaire soit saisi de respect, n'ayant rien de de mal à dire de nous.» Cet adversaire dont il parle, c'est le démon, et c'est aussi tout homme lui servant d'instrument. Quand déjà la vie brille d'une pure lumière, si la parole vient l'appuyer, une parole pleine de réserve, de douceur et de calme, ne donnant aucune prise aux ennemis, c'est un grand bien, un bien inestimable. On ne peut pas apprécier le ministère de la parole dans de telles conditions; car il ne s'agit pas ici d'une parole ordinaire : il faut pour cela qu'elle inspire le respect, qu'elle soit au-dessus de tout reproche, qu'elle ne prête jamais le flanc à la malignité. «Que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, cherchant à leur plaire en tout.» Rappelez à ce sujet ce qu'il vient de dire : «Afin que l'adversaire soit saisi de respect, n'ayant rien de mal à dire de nous.» Il est donc blâmable celui qui sépare les femmes de leurs maris sous prétexte de continence, et dans le même cas celui qui soustrait les serviteurs à leurs maîtres. Ce n'est plus la parole irrépréhensible; celle-ci fournit mille occasions aux infidèles de nous attaquer, et déchaîne contre nous toutes les langues. «Que les serviteurs soient soumis à leurs maîtres, cherchent à leur plaire en tout, s'abstiennent de toute contradiction et de toute fraude; qu'ils manifestent constamment la droiture de leur foi, pour faire honneur en toute chose à l'enseignement du Sauveur notre Dieu.» C'est avec raison que Paul disait ailleurs : «Comme servant Dieu, et non les hommes.» (Ep 6,7) Vous pouvez servir votre maître de bon cœur; mais le point de départ a toujours été la crainte. Aussi continuer à servir avec ce même sentiment mérite la plus grande récompense.

Si cette crainte n'est pas là pour retenir la main et modérer la langue, comment la doctrine que nous professons sera-t-elle admirée des Hellènes ? Mais, s'ils voient un pauvre serviteur montrer, parce qu'il est chrétien, une vraie philosophie, une modération supérieure à celle de leurs philosophes, s'acquitter de son service avec autant d'exactitude que de dévouement, ils admireront sans réserve la puissance de la prédication. Ce n'est pas d'après l'enseignement qu'ils jugent la doctrine, c'est d'après les actes et la vie. Que les femmes donc et les serviteurs les instruisent par leur conduite. On s'accorde à dire chez eux, et partout, que la race des domestiques est insolente et difficile à régir, rebelle à la discipline, peu susceptible de comprendre les leçons de la vertu; ce qui ne vient certes pas de la nature, mais seulement des habitudes contractées et de la négligence des maîtres. Les maîtres n'ont guère d'autre souci que de se faire bien servir; s'ils s'occupent parfois de la question des mœurs, c'est encore dans l'intérêt de leur propre repos, et pour que les domestiques ne leur suscitent pas

des ennuis en se livrant à la fornication, au vol, à l'ivresse. Ainsi négligés, n'ayant personne qui s'occupe d'eux, ils tombent naturellement et gisent dans l'abîme de la perversité. Il est si difficile qu'un enfant, quoique surveillé par un père, une mère, un précepteur, des maîtres de tout genre, souvent par ses égaux, toujours par le sentiment de sa noblesse, ayant tant d'autres moyens de se soutenir, échappe au contact des méchants : que doit-il en être, pensez-vous, de ceux qui sont privés de ces préservatifs, qui vivent au milieu d'êtres dépravés, pouvant contracter au hasard et sans contrôle les plus funestes liaisons ? Je vous le demande encore, que doivent-ils devenir ? Cela vous montre combien la vertu rencontre d'obstacles dans cette position.

De plus, l'instruction manque aux serviteurs, soit l'instruction profane, soit celle que nous donnons; ils ne se mêlent pas aux hommes libres, qui craignent leur contact, qui sont si préoccupés de leur vaine gloire. Aussi n'est-ce pas seulement difficile, est-ce même étonnant, de trouver un domestique qui soit réellement bon. Quand donc les maîtres idolâtres verront cette race indocile subir le frein, par la force de la prédication, et donner à tous l'exemple de la décence et de la régularité, seraient-ils les plus déraisonnables des hommes, ils concevront la plus haute idée de nos enseignements. Il est aisé de comprendre, en effet, que la redoutable perspective de la résurrection, du jugement et de tout ce qui nous attend après la mort, imprimant à leur cœur une crainte salutaire, à mesure que nous la développons devant leurs yeux, doit en exclure les mauvais penchants, et que cette crainte est assez puissante pour triompher de la volupté dans le fond de leur âme. Ce n'est donc pas sans motif et sans but que l'Apôtre s'en occupe sans cesse dans ses discours; plus leur corruption est grande, plus est admirable alors la puissance de la prédilection. Nous admirons surtout le médecin quand il ramène à la santé, en même temps qu'à la sagesse, un malade désespéré, privé désormais de tout secours, incapable de dominer ses funestes convoitises, s'y livrant sans retenue. Or, remarquez ce que Paul exige des domestiques : ce qui peut le mieux assurer le repos du maître, «Ne se permettant ni contradiction ni fraude;» témoignant plutôt un zèle infatigable pour tout ce qui leur est confié, une sincère affection pour leurs maîtres, exécutant les ordres reçus.

4. N'allez pas croire que je me livre à d'inutiles développements; c'est aux serviteurs maintenant que ma parole s'adresse. Considérez, cher auditeur, que vous servez Dieu, non l'homme, que vous honorez la prédication; et vous supporterez tout sans peine, vous accepterez votre labeur, en obéissant à votre maître, lors même qu'il s'emporterait hors de propos. Pensez que ce n'est pas à lui que vous faites grâce, que vous accomplissez la volonté de Dieu, et tout vous deviendra facile. Ce que je dis constamment, je le répète à cette heure : si nous nous acquittons bien de nos devoirs spirituels, les choses de la vie présente viendront comme d'elles-mêmes. Un tel serviteur, si bienveillant et si sage, non seulement Dieu l'agrèra, et lui décernera plus tard de splendides couronnes; mais le maître qu'il sert, serait-il une bête féroce, aurait-il un cœur de rocher, impitoyable, sans humanité, lui donnera des éloges, finira par l'admirer, le mettra même à la tête des autres : son idolâtrie ne pourra l'en empêcher. Que de maîtres gentils veuillent avoir de tels domestiques, je puis, si vous le voulez, le montrer par un exemple. Joseph fut vendu au chef des cuisiniers, dont la religion n'était pas celle des Egyptiens. Que fit ce maître ? Quand il vit un jeune homme aussi vertueux, il ne regarda pas à la différence des religions; il ne put se défendre de l'aimer, de le chérir, de l'admirer; il lui confia la direction tout entière de ses autres serviteurs à tel point qu'il ne s'informait plus lui-même de la marche de sa maison et Joseph était un second maître, plus maître même que lui; car, vous venez de l'entendre, il ignorait ses propres affaires, et Joseph les connaissait, les possédait en véritable maître. Je suis même persuadé que dans la suite, quand cet homme prêta l'oreille à la calomnie, se laissa prévenir par sa malheureuse femme, c'est par un reste de respect et d'honneur qu'il réprima sa colère, et se contenta de jeter son esclave en prison. S'il n'en eût pas eu la plus haute idée, s'il eût ressenti moins d'admiration pour sa conduite antérieure, il l'eût immédiatement frappé, il se fût fait justice lui-même.

«La fureur de l'homme est pleine de jalousie, ce n'est pas à prix d'argent qu'il laissera tomber sa haine, les plus grands dons ne la dissoudront pas.» (Pro 6,34) Si telle est la jalousie de tout homme, à plus forte raison celle de cet Egyptien, de ce barbare, à l'égard de quelqu'un qu'il croyait avoir payé ses bienfaits par un mortel outrage. Vous savez tous que les injures ne nous blessent pas également de la part de tout le monde, qu'elles nous sont tout autrement amères et poignantes venant de personnes qui nous avaient jusque-là témoigné de l'affection et de la confiance, à qui nous nous étions nous-mêmes attachés, que nous avions comblées de biens. Cet homme ne pensa pas et ne dit pas dans sa colère : Qu'est-ce ? je l'ai pris dans ma maison, j'ai tout remis à sa garde, je lui ai rendu la liberté, je l'ai comme placé plus haut que

moi; et c'est ainsi qu'il me récompense ! – Non, il ne dit rien de pareil, tant ce premier respect possédait encore son âme. Est-il étonnant que Joseph ait joui d'une telle considération dans cette famille ? Voyez les égards qui l'entourent même dans la prison. Vous n'ignorez pas à quel degré d'insensibilité sont conduits par l'habitude les gardiens de ces tristes demeures : ils exploitent les malheurs d'autrui; ceux que d'autres s'efforcent de soulager et de nourrir, ils les torturent, se faisant un gain que les larmes ne sauraient expier, devenus plus cruels que les bêtes féroces elles-mêmes, Ce qui devrait exciter leur pitié envers les captifs leur est une source de lucre. Ne nous y arrêtons point; songeons qu'ils ne traitent pas de la même manière tous ceux qui sont renfermés. Les victimes de la calomnie, après avoir subi la torture et les chaînes, peuvent devenir un objet de compassion; pour ceux que des crimes honteux et des coups d'audace y ont amenés, les geôliers les traitent avec une rigueur incessante. Ce n'est donc pas seulement par habitude qu'ils sont cruels, ils le sont encore par suite des causes de l'incarcération. Qui n'eût pas armé contre lui ce jeune homme qui passait pour avoir voulu déshonorer la femme de son maître, et récompenser ainsi les distinctions et les bienfaits qu'il en avait reçus ? Avec de telles réflexions, considérant l'honorable position faite à ce jeune homme, et puis la cause pour laquelle on le lui livrait, le geôlier ne devait-il pas déployer envers lui la fureur d'une bête féroce ? Mais l'espérance en Dieu l'emporte sur toutes ces préventions; les bêtes féroces se laissent adoucir par la vertu de l'âme. Cette même douceur par laquelle Joseph avait gagné son maître, lui gagne aussi le cœur de son gardien : le prisonnier en vient à commander encore, il règne dans la prison comme il avait régné dans la famille. Devant un jour exercer le souverain pouvoir, il a dû commencer par apprendre l'obéissance, et, quoique dans un état de soumission, il est déjà chef, il gouverne.

5. Paul l'exige de la part de celui qu'on appelle au gouvernement d'une Eglise, puisqu'il dit : «Si quelqu'un ne sait pas gouverner sa propre maison, comment serait-il chargé de pourvoir à l'Eglise de Dieu ?» (I Tim 3,5) Il faut de même qu'avant d'arriver au pouvoir, on ait su gouverner une maison. Joseph dirigea la prison de telle sorte qu'elle devint comme une famille. Il soulageait le malheur de tous les prisonniers, les gouvernant comme ses propres membres, non seulement en leur prodiguant des consolations, en s'informant avec soin de leurs peines, mais de plus en les abordant en particulier, quand il en apercevait quelqu'un plongé dans la désolation. Il ne pouvait supporter la vue d'un homme triste sans tout faire pour le ramener à la joie; conduite bien rare d'un père même à l'égard de ses enfants. Voilà quelle fut l'origine, le point de départ de son heureuse carrière. Nous devons, en effet, faire d'abord ce qui dépend de nous, et puis se révèle l'action divine. Que Joseph ait réellement montré cette compassion et cette sollicitude, on le voit par un trait. Deux eunuques de Pharaon étaient dans les chaînes, le chef des échansons et celui des panetiers; il leur dit : «Pourquoi cette tristesse qui couvre aujourd'hui votre front ?» (Gen 40,7) Ce n'est pas la seule marque; la conduite de ces hommes envers lui n'atteste pas moins sa vertu. Quoique ayant été les domestiques des rois, ils ne montrent aucun dédain, aucune répulsion, bien que plongés dans l'amertume : le regardant comme un véritable frère qui saura compatir à leur douleur, ils lui racontent tout ce qui les concerne.

En vous parlant ainsi, j'ai voulu mettre en évidence que l'homme vertueux, serait-il esclave, chargé de fers, retenu dans un cachot ou dans les entrailles mêmes de la terre, rien ne pourra le vaincre jamais. J'ai voulu de plus prouver aux serviteurs qu'ils peuvent toujours gagner leurs maîtres, quand même ils les rencontreraient sauvages comme cet Egyptien, impitoyables comme ce geôlier, enfoncés dans l'idolâtrie comme l'un et l'autre : quels qu'ils soient, l'œuvre n'est pas impossible. Rien n'est suave et puissant comme la bonne conduite, rien n'est persuasif comme la modération, la douceur et l'obéissance : avec de telles vertus on est agréable à tout le monde. On ne rougit pas alors de la servitude, on ne s'éloigne pas de la pauvreté, on aborde la souffrance et la maladie : la vertu domine tout, elle ne connaît pas de résistance invincible. Or, si telle est sa puissance chez les esclaves, que ne sera-t-elle pas chez les hommes libres ? Pratiquons-la donc tous, esclaves et libres, hommes et femmes : ainsi serons-nous chers à Dieu, chers à nos semblables, et non seulement à ceux qui pratiquent la vertu, mais encore et surtout à ceux qui vivent dans le désordre; ces derniers savent mieux l'apprécier et l'honorer. De même que les subordonnés craignent davantage les maîtres vertueux; de même le vice tremble devant la sagesse, y voyant de quelles hauteurs il est tombé. Puisque la vertu produit des biens aussi considérables, ne nous en séparons jamais. Avec elle, rien ne nous effraiera, tout nous sera doux et facile; que nous ayons à passer par l'eau ou par le feu, la vertu nous assurera toujours la victoire, et même sur la mort. Redoublons chaque jour de zèle, afin que nous obtenions les biens à venir dans le Christ Jésus

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE A TITE

notre Seigneur, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours; et dans les siècles des siècles. Amen.